

Radiothérapie

Au moment de la radiothérapie, recommencer à zéro un nouveau cycle thérapeutique demande un courage proche de l'héroïsme. Surtout après un tel précédent !

Je réalise soudain combien

- 1) le diagnostic et l'annonce aux proches du cancer,
- 2) les opérations (au singulier ou au pluriel, plus ou moins mutilantes),
- 3) l'annonce du pronostic et des traitements complémentaires prévus
- 4) la chimiothérapie
- 5) la radiothérapie
- 6) l'hormonothérapie

sont des phases distinctes mais tout aussi importantes du processus de recouvrement de la santé.

Histoire à rebonds, dans laquelle chacune de ces phases nous replace devant nous-même, nos propres ressources, face à l'inconnu et donc face à la peur.

Avec, à chaque fois, les mises en garde (cette fois, pour la radiothérapie, la fatigue et le risque de brûlures...) et les obligations/interdictions (cette fois, par exemple, interdiction de laver la zone de tir).

Peur

Mon corps a été transformé en espace militaire, où le champ de manœuvres est repéré en croix et traits à l'encre indélébile. Ils vont m'envoyer des bombes au cobalt pendant cinq semaines. Je ne peux pas dire que je me sente blindée : j'ai franchement peur. Je crois même plus peur que de la chimio, que je considérais plus comme une fatalité à passer, et par rapport à laquelle je pouvais me protéger. Ici, j'ai peur des séquelles, de ne pas pouvoir me défendre contre les machines. Crainte sans doute aussi irrationnelle que ma sacrée peur des seringues et autres piqûres, je n'y peux rien.

Pour moi, ce seront cinq semaines de cinq jours consécutifs puisque j'ai congé les week-end et jours fériés. J'ai peur de la radioactivité, j'ai peur d'être brûlée, j'ai peur que l'appareil n'abîme d'autres organes. Mon cœur et ma thyroïde sont en deuxième ligne !

En plus, jusqu'hier, je ne connaissais pas mon horaire ce qui me paraît peu respectueux de la vie privée des gens : la veille seulement, vous apprenez ce qu'il adviendra de vos horaires durant les cinq semaines suivantes ! Notre devoir est de nous soigner et d'être "patients". Musique : clairons militaires.

Je suppose qu'à l'instar des chômeurs, nous sommes supposé(e)s "n'avoir que ça à faire".

Pourtant, "quand on n'a que ça à faire", pouvoir s'organiser et participer un tant soit peu à la vie active permet de pas se déstructurer par rapport au temps, et le moral ou le sentiment de soi en dépendent.

Donc le potentiel de vie.

De plus, tout nous demande plus de temps, puisque, malade ou chimioke, maintenant je deviens d'ailleurs "radioke", nous manquons d'énergie et de concentration. Et comme nous avons dû laisser beaucoup d'affaires moins urgentes en attente, maintenant, nous aimerions pouvoir disposer "d'un peu de temps à soi" pour "mettre de l'ordre dans ses papiers". D'autant qu'avec l'incertitude face à la Vie, cela peut être devenu indispensable ou, tout simplement, plus rassurant de savoir que tout est en ordre, au cas où le grand tourbillon nous emporterait.

Nous devrions donc, en quelque sorte, pouvoir disposer de notre temps, comme chacun de bien portant, même si une de nos activités principales est de fréquenter les hôpitaux.

J'ai déjà rencontré ma radiothérapeute lors d'un rendez-vous assez banal au cours de ma chimio : auscultation, questions et réponses. Elle a un tempérament nerveux. Je préfère les gens calmes...

mais bon. Elle répond à mes questions et me rassure : "après ce que je viens de passer, la radiothérapie, c'est presque des vacances !" Son exagération sent le mensonge. J'ai peur, je renacle.

Je voudrais trouver une échappatoire, comme quand j'étais jeune, que j'espérais pouvoir me défilier d'une interro de math.

Simulation.

Le "jeu" commence par une simulation. Démo. Game over... Je regrette de n'avoir qu'une vie, réelle, et pas trente six, virtuelles, où les sensations n'existent pas...

Me voici donc à moitié-nue au milieu d'une salle immense, sur une table d'examen, sous une lourde machine suspendue, où on vous place la tête dans une cupule, on vous attache le bras (gauche dans mon cas) en essayant que la position ne soit pas trop inconfortable. Cela pourrait figurer dans le scénario d'un film d'horreur : la salle est trop grande, impersonnelle, vous êtes seule, il fait froid et cela dure longtemps. Je suis super stressée...

Je ne sais pas si cela vous a déjà frappé, mais chaque spécialité médicale a ses particularités et les caractéristiques psychologiques de ses praticiens. Ici, les médecins et infirmières ressemblent plus à des androïdes qu'à des humains, plus absorbés qu'ils sont par le repérage technique que par ma personne. Heureusement, au milieu de tous ces personnages, une dame (apparemment un médecin plus compétent, qui voit d'avance les dimensions recherchées, etc.) particulièrement gentille dans la mesure où elle a de la considération pour le faible humain que je suis, pratique même légèrement l'humour et trouve normal, vers la fin de la séance, de me prévenir que ce sera bientôt fini... Parce que les autres, pardon !!! Même ce médecin, que j'avais déjà consultée, qui ne me salue même pas alors qu'elle vient vérifier mes collections⁴² sous mon bras. Moi, je suis couchée, et, apparemment, je compte autant que le mobilier dans la pièce. On photographierait des vases, ce serait pareil : qui salue le vase, lui parle, le reconforte, lui demande s'il a chaud ou froid, s'il se sent écartelé ou s'il se sent bien ?

J'étais particulièrement impressionnée, je veux dire j'étais particulièrement mal à l'aise, au milieu des machines qui pendaient au-dessus de moi, dans cette ambiance particulière, avec cet assistant néophyte qui s'escrimait avec les boutons de la télécommande, essayant de monter la table, d'agrandir le champ de l'appareil lumineux, avec un taux de réussite aléatoire... J'avais une frousse bleue qu'il fût responsable de ma thérapie, parce qu'il semble avoir encore beaucoup à apprendre !

Ils (à part ce néophyte, je ne vois que des femmes !) ont calculé et établi des champs, des angles, des limites et me les ont dessinés sur le corps avec des feutres indélébiles. Puis ils ont protégé ces marques avec des plastiques autocollants qui me chatouillent déjà.

Ils ont ensuite pris les repères de la table, de la cupule, du support du bras sur une feuille préencodée.

Et ils ont pris une photo polaroid du chef d'œuvre dessiné sur mon corps.

Puis ils ont encore dessiné des repères avec une sorte de rapporteur géant, en faisant le contour de mon corps, et en indiquant les limites, les champs sur un papier grandeur nature...

En principe, tout cela aurait dû me rassurer par les précautions techniques prises, qui étaient impressionnantes, mais cette redondance de garanties, dans un univers aussi froid, n'a fait qu'augmenter mon désarroi.

Ils étaient quatre à cinq, à tourner autour de moi, à énoncer des $x = \text{autant}$ et des $y = \text{autant}$, puis à revoir leurs chiffres, à la hausse ou à la baisse, les uns notant, les autres mesurant ou bougeant les paramètres avec la télécommande. Jusqu'au moment où, sans mot dire, ils s'éloignaient tous, toujours sans m'adresser la parole, refermaient la porte avec soin, me laissant seule, dans le froid, avec toutes ces machines, le temps de prendre quelques clichés de scopie et de faire quelques vérifications. Et j'avais le sentiment d'être dans un mauvais film de suspense, abandonnée par les méchants sur une table de torture et que n'importe quoi d'effrayant pouvait m'arriver.

Puis ils revenaient tous les quatre, froids et silencieux, et reprenaient leur place, leurs chiffres et leurs axes... Etant donné l'ambiance, je vous dirais bien que je tiens la vedette dans un film d'espionnage scientifique des années soixante, et que je suis tombée aux mains des Soviétiques !

Je me répète, mais, heureusement que la présence de cette jeune femme médecin, plus humaine que les autres, m'encourage. Je crois que si je m'étais trouvée confrontée seulement à tous ces autres robots d'humains, j'aurais été capable de ne pas suivre ma cure de radiothérapie.

Ici aussi je touche du doigt la solitude du malade : ce serait tellement mieux de pouvoir faire confiance, de se sentir rassuré, reconnu, humain parmi les humains. La difficulté technique et le poids

⁴² Je trouve ce mot rigolo : collection de boîtes d'allumettes, de miniatures de parfum ou de timbres... Non, ce mot désigne un amas de lymphes ou de fibrines, sous la cicatrice dans mon cas.

des responsabilités thérapeutiques semblent l'emporter sur le relationnel, au point d'en oublier de dire quelques mots, d'expliquer ce qui se passe, le temps que cela prendra et de vérifier si tout va bien...
Guy Corneau, dans "La guérison du cœur"⁴³, insiste sur le rôle décisif de la relation médecin-patient. Le livre est sorti récemment. Je crois qu'ils ne l'ont pas encore lu.

Je ne peux que me féliciter, ici et maintenant, d'avoir eu la chance que le hasard me fasse connaître ma sénologue, si écoutante, si présente... parce que je ne sais pas comment j'aurais pu assurer si j'avais été accueillie dans le diagnostic par une personne plus froide, plus distante ou seulement fonctionnelle.

J'en arrive à me dire que je le fais pour moi, question d'avoir une source de motivation interne, ou parce que Tania m'accompagne encore et toujours si gentiment, ... mais je ne me sens soutenue, sur ces cinq personnes, que par cette dame dont je pense qu'elle est un des médecins⁴⁴. Parce qu'en plus, le personnel ne se présente pas. Vous n'avez qu'à lire le badge qu'ils portent sur leur tablier blanc, pour peu que vous ayez une bonne vue...

Quand je quitte la salle, elle me dit que je ne la verrai pas nécessairement tous les jours, voire seulement une fois par semaine, si cela s'arrange dans les horaires. Elle ajoute aussi que, si quelque chose d'anormal ou de difficilement supportable survenait, comme une fatigue excessive ou des brûlures, je devais demander à voir un médecin... Là encore, je suis éberluée de prendre conscience que ce n'est pas le médecin qui se préoccupe que tout aille bien, mais à vous à signaler si quelque chose va mal !

Pour ma part, j'ai hérité d'un sursis de quatre jours. La radiothérapie ne commence pas aujourd'hui jeudi, comme je m'y attendais, mais lundi. Aujourd'hui, j'avais un examen complémentaire à passer : une dosimétrie au scanner dont j'ai été prévenue hier, lors de la "simulation". Encore une fois, en dernière minute. Mais comme j'ai quatre jours de congé imprévus également, je pardonne.

La gentille dame, je l'ai retrouvée ce matin, au scanner et j'étais bien contente de la revoir. Au moment de faire ma toilette, à la maison, j'avais soigneusement analysé les marques laissées par leur simulation sur mon thorax : croix et barres, de la gorge (j'ai si peur pour ma thyroïde) au bas du sternum et de dessous le bras jusqu'au sein restant, avec pour épigastre la cicatrice. J'étais étonnée d'en voir si peu près de mes ganglions, sous mon bras. J'en ai donc profité pour lui demander s'ils en avaient bien tenu compte (j'ai bien compris que j'ai intérêt à prendre soin de moi-même par moi-même !), à quoi elle m'a répondu "No stress". Et j'essaie de me détresser un peu. Mais j'ai vraiment la trouille.

Entretemps, j'avais entendu que, la veille, lors de la simulation, il y avait eu de la bisbrouille dans l'équipe d'androïdes. Anxieuse, tout résonne en moi et je suis inquiète de dépendre de gens qui ne sont pas bien dans leur peau.

Pourtant, tout le monde me dit que j'ai "passé le pire", "qu'à côté de la chimio, la radio ce n'est plus grand-chose"... Mais je supporte mal les machines, et, comme je viens de le comprendre clairement, je serai donc traitée par des techniciens et des machines, pas par des médecins...

J'ai beau me raisonner qu'en chimio aussi, c'étaient des infirmières qui étaient en contact avec les malades, leurs délivraient les perfusions de médicaments et vérifiaient que tout se passe bien, je stresse.

J'ai donc quatre "beaux jours" devant moi. J'aimerais en profiter pour me promener, avoir quelques activités plus "riantes", mais il fait exécrable, froid, neige et pluies en bourrasques de giboulées et tout le monde travaille... Et le samedi, chacun a son programme de courses et autres raisons de courir après

⁴³ Guy Corneau - La guérison du cœur / Nos souffrances ont-elles un sens ? – Réponses / Robert Laffont

⁴⁴ J'ai appris en novembre de l'année suivante qu'elle était encore en formation, ce qui explique aussi sa difficulté à se présenter valablement. Je vous en supplie, madame, restez humaine, telle que vous êtes actuellement. Ne devenez pas comme les autres, une fois que vous serez reconnue !

le temps. Aujourd'hui, dimanche, faute de mieux, je me suis donc installée quelques temps au soleil avec le PC, pour, à la fois, relire mon texte et profiter du beau temps. Nous sommes en mars et, d'un jour à l'autre, le temps change de la neige au soleil éclatant.

Premier jour.

Tania m'accompagne. Elle doit rester dans la salle d'attente. Je comprends : tout est radioactif ici ! Nous retrouvons là des personnes que nous avons déjà croisées lors de la chimiothérapie. D'un certain côté, cela rassure de revoir des visages connus.

Par rapport à la simulation, je suis dans une autre partie du bâtiment. Voici donc où je serai traitée. Si j'avais su qu'ici les infirmières sont amènes et souriantes, qu'elles travaillent en équipe et s'entendent bien, je me serais sans doute moins inquiétée.

Elles ont déjà installé ma table en fonction des paramètres de mon dossier et je retrouve l'environnement des appareils comme lors de la simulation. Parce qu'il ne faut pas croire : je suis si inquiète que je surveille tout ! Je me rassure pourtant car elles semblent compétentes, la salle est accueillante, bien que de nombreux accessoires, tant dans la salle d'attente qu'ici, me font penser aux enfants qui doivent également se faire traiter. Et j'ai mal aux enfants et aux jeunes. Je trouve tout ceci déjà tellement triste et pénible pour moi. Mais bon, eux aussi cherchent à sauver leurs vies malades. Les infirmières me demandent si tout va bien avant de quitter la salle et m'avertissent que je n'en ai que pour deux minutes. Comme l'une répète ce que vient de me dire l'autre, nous rions et je leur affirme que je préfère l'entendre dire deux fois dans deux bouches différentes qu'une seule fois par une machine. Nous rions encore. Elles ne savent pas à quoi je fais référence... J'ai tellement besoin d'humanité.

Ces infirmières ont vocation de nous motiver à persévérer, cela se sent à la façon dont elles nous parlent et nous disent "à demain". Merci mesdemoiselles pour votre amabilité. Elle nous est effectivement indispensable.

Désormais je viendrai seule : inutile de faire prendre des risques de radioactivité à Tania. Je lui ai promis de faire appel à elle si j'en ressentais quelque besoin. Mais j'ai pu me débrouiller sans trop de difficultés : l'entourage des soignants et des autres radiokes est chaleureux et j'ai assez d'énergie pour faire l'aller-retour -deux fois un gros quart d'heure de route- avant de faire une sieste.

Première semaine. Elle est déjà finie. Plus que quatre.

Je vous parle des expériences négatives d'abord, pour laisser les positives comme dessert. Des détails... bien que, les détails, c'est aussi la vie... mais c'est parfois tellement important.

Je dois passer par deux machines. Une, gérée par l'équipe de jeunes marrantes. Tandis que dans l'autre, plus banale, où les têtes changent plus souvent, deux infirmières, et surtout une d'entre elles continuait sa conversation sur Disneyland où elle comptait passer quelques jours avec ses petits enfants, tout en préparant ma machine et m'installant, sans se soucier le moins du monde de ma personne, ne me laissant pas poser la question que je voulais poser concernant ma thérapie. Elles sont reparties, surtout l'une, sans m'avoir adressé un regard, sans avoir arrêté de jacasser sur ses projets de week-end. Donc, ma question... elle attendra demain. Encore heureux qu'elle puisse attendre.

Je ne demande pas de tapis rouge, mais un peu d'attention, de disponibilité et d'intérêt sur ce qui se passe. Elles ont beaucoup de temps pour bavarder puisque, toutes les deux minutes, elles ont deux minutes (le temps où je suis irradiée) pour "bavarder". Mais ce serait tellement mieux si elles pouvaient être attentives à ce qu'elles font, et pour qui elles le font, durant les quelques courts instants où elles sont en contact avec leur radioke !

Quoi d'autre ? Le tableau où il est écrit "arrêt cardiaque 3333 / incendie 2222". A la fois rassurant, puisque personne ne peut louper l'information, mais, malgré tout, inquiétant à la fois. Si j'étais cardiaque, je me sentirais interpellée... Déjà sans l'être, je me pose des questions sur ce qui peut m'arriver, seule avec ces machines irradiantes, sans présence humaine à côté de moi. Quand

l'infirmière revient en riant que "je ne peux pas danser quand je suis sous la machine", je suis un peu rassurée. Elle a vu que mes pieds battaient la cadence avec la musique qu'elles ont la bonne idée de diffuser. Je me sens déjà moins seule. Elles me surveillent grâce à un système que je n'ai pas vu, mais elles me voient de la tête aux pieds et elles surveillent vraiment ! Et elle m'autorise à bouger, mais seulement les orteils ! Ouf !

Du positif ? Il y en a plein. Que je peux laisser danser mes orteils, déjà... mais aussi que cette charmante personne que j'avais croisée plusieurs fois à la chimio, celle qui venait avec un paquet de biscuits qu'elle distribuait dans la salle d'attente, question de pouvoir engager la conversation et de se sentir moins seule, qui a un bébé de quelques mois qu'elle ne peut donc plus allaiter... eh bien ! J'en suis folle de joie pour elle, elle a fini son traitement depuis hier ! Elle m'a dit : "ce soir, champagne ! Même pour le bébé !" Et j'ai encore pensé à elle et au champagne, le soir. Je suis si contente pour elle... et, déjà, contente pour moi, parce que, dans quatre semaines, ce sera mon tour. Et je mets déjà en images mentales avec qui je boirais ce champagne. Tania et mes fils, à coup sûr, et mon parrain, ma tante et ma marraine, et mes kiné et mon amie cardiologue ... et tout à coup je réalise que cela fera beaucoup trop de monde pour moi. Alors je recommence. Qui ? Je n'ai qu'une solution, laisser tomber et recommencer dans trois semaines, quand il sera temps d'acheter la/les bouteille(s).

Le second point positif : que je n'ai plus peur des machines. Je sens bien qu'elles travaillent mon corps, cela ne me laisse pas insensible, mais j'arrive à le supporter sans problèmes. L'amabilité des infirmières y est pour beaucoup. La relation de confiance, pouvoir s'abandonner et revenir demain, sans plus de soucis. La moindre occasion de rire, je la saisis. L'autre jour, j'ai laissé mes clés à l'une d'elles, parce que j'avais mal garé ma voiture et que je craignais de gêner d'autres personnes, genre "service voiturier". Occasion de rire !

Autre bon point : je ne suis plus épuisée, mais seulement fatiguée, ce qui fait une énorme différence. Epuisée c'est la chimio, fatiguée la radiothérapie. J'ai presque une vie à moi ! Je fais une sieste de deux heures dans la journée. Si je ne la fais pas, je le paie le lendemain. Je peux sortir le soir, mais pas tous les soirs d'affilée. Je peux aller manger à midi avec des copains/copines... Presque la grande vie, quoi. Parfois, je me dis que je pourrais me passer des aides familiales, que je commence à assister... mais, par moments, je me rends compte que toute seule, ce serait encore bien trop. Aider à m'aider, je peux. M'aider toute seule, je ne peux pas encore. Je ne suis pas sûre d'être trop pressée, non plus, de perdre un des rares avantages que j'aurai eu de ma "maladie".

Deuxième semaine.

Deuxième semaine de passée et nous sommes déjà Pâques. Trois jours de congé. J'en ai besoin. Le champs de tir commence à tirer, justement, et à chatouiller aussi. Le médecin⁴⁵ m'a donné un remède au cas où ces chatouillis me démangent au risque de me blesser moi-même en grattant la peau. Je suis contente d'avoir un jour de répit supplémentaire⁴⁶ et j'espère, par ce biais, pouvoir éviter de prendre ce médicament : encore un peu de chimie pour polluer mes organes.

A ma première consultation avec elle, je me suis renseignée sur mon hormonothérapie, parce que la date où je devais commencer n'avait pas été précisée. Maintenant, j'ai tous les documents de la mutuelle⁴⁷ m'autorisant à disposer de ce médicament gratuitement. Le médecin m'a laissé le choix : elle m'a conseillé de commencer le plus tôt possible et, au plus tard, le jour de la fin des rayons.

Je me suis aussi inquiétée de mes vacances : je tiens à profiter des jours qui suivront la radiothérapie. Tout d'abord, elle me dit que je dois prévoir un délai avant de prendre des vacances, pour pouvoir évaluer dans quel état de fatigue je serai au sortir de la radiothérapie, vu l'effet cumulatif. Et concernant la destination, elle est plus sévère : pas de soleil sur la zone irradiée durant une année entière, depuis le cou jusqu'au dessous du bras. Un T-shirt blanc n'est pas assez couvrant.

⁴⁵ J'ai hérité de la gentille dame ! La personne nerveuse ne s'occupera pas de moi !

⁴⁶ Lundi de Pâques, férié, pas de thérapie !

⁴⁷ La Mutuelle est à la Belgique ce que la Sécurité Sociale est à la France.

J'aurais aimé faire de la voile. Elle a eu l'air de faire une moue. Elle me déconseille aussi le trekking en montagne. A mon avis, elle est "montagne", tandis que, moi, je suis "mer". Je n'ai jamais eu l'idée de faire du trekking en montagne. Elle insiste surtout pour la protection par rapport au soleil. Il semblerait que le soleil continuerait l'effet des rayons. Je n'ai pas bien compris le raisonnement, mais j'ai compris le message : pas de soleil sur le champ de tir. Puisque je dois rester couverte et me protéger des rayons U.V. cet été (pendant un an calendrier, au moins, à dater de ma dernière radiothérapie), je m'achèterai de nouveaux vêtements, beiges, car il semblerait, d'après ce que je sais, que les tons sable protègent contre les réflexions solaires. Logique, vu que les animaux des déserts portent cette couleur, que les coloniaux la mettent préférentiellement, et enfin vu que cette couleur est faite à partir de violet et d'orange superposés lors de la teinture : ultra-violet et orange-feu sont donc arrêtés. Tant pis si ça ne fait pas très maritime, l'accoutrement saharien, je ne suis pas à ça près.

Sinon, rien de spécial à signaler. Je continue à être fatiguée, mais de façon raisonnable. Je continue de faire des siestes et à me coucher à des heures raisonnables. Je me lève assez tôt : j'ai rendez-vous à l'hôpital tous les jours à neuf heures trente.

Je ne peux pas laver la zone irradiée avec du savon (même sous le bras). Mais je peux néanmoins passer cette région à l'eau claire et me tamponner avec mon essuie pour ne pas arracher les autocollants points de repère. Les infirmières m'ont promis de me dire si je sentais l'infection, mais il semblerait que les rayons tuent les bactéries et qu'en conséquence, nous ne sentirions pas. Jusqu'à présent, effectivement, je me supporte encore facilement. Mais, comme je suis mal à l'aise à l'idée d'avoir une odeur dérangeante pour les autres, je perçois plus que jamais les odeurs de transpiration des infirmier(e)s qui lèvent les bras au-dessus de moi pour placer les machines. Et je me demande chaque fois avec inquiétude qui répand cette odeur : moi, le malade précédent ou le personnel ? J'en parle ici parce que nous nous sommes toutes fait cette réflexion. En plus de nos cheveux, le fait de ne pas pouvoir nous laver correctement fait partie des inquiétudes sur lesquelles nous nous rassurons entre nous dans les salles d'attente.

Je peux aussi vous annoncer que je suis en hormonothérapie pour cinq ans, et ce, depuis le jeudi où j'ai rencontré le médecin. Pour la facilité mnémotechnique, j'avais d'abord pensé postposer de quelques jours pour commencer le 1^{er} avril... mais je ne le considère pas vraiment comme une bonne blague ! Et dans cinq ans, je suppose que je ne serai sans doute pas à trois jours près !

J'avais rencontré par hasard une des dames du tout premier jour d'hospitalisation, du bout de la ligne verte. Elle se plaignait qu'elle avait plus d'une bouffée de chaleur à l'heure et qu'elle ne les supportait pas. Je dois dire que je suis heureusement surprise : j'ai l'impression que j'en ai moins que durant les derniers jours de chimio. Pourvu que ça dure. Les effets secondaires annoncés sont clairement indiqués sur la notice pharmaceutique : en gros, il s'agit des problèmes connus liés à la ménopause, mais aussi de risques de problèmes d'oedèmes aux jambes et de problèmes à l'utérus qui peuvent devenir une urgence en cas de saignements...

Mon médecin homéopathe me parle de risque iatrogène⁴⁸ de cancer de l'utérus. Elle me dit aussi qu'au moindre problème, elle demandera l'ablation. Me voici prévenue : si cela m'arrive, je n'hésite pas, je serai bien prise en main. Bien que ce ne soit pas une perspective très réjouissante, même si le risque est statistiquement minime. Paradoxalement, l'anticipation constructive et chaleureuse me rassure malgré tout.

Il est vraisemblable aussi que, durant ces cinq années, l'évolution sur le plan pharmaceutique me permette de changer de remède et de passer à un autre, porteur d'espoirs par rapport à l'ostéoporose et par rapport à ce risque de cancer utérin. Je ne peux, comme je l'ai déjà dit, que me soumettre à l'Histoire. La recherche est en marche et moi j'arrive entre deux de ses pas.

⁴⁸ Signifie, en jargon médical, un effet secondaire lié au traitement. Ce risque est assez minime, mais il existe.

Troisième semaine.

Plus que deux. J'ai dépassé la moitié. Ça passe encore vite, tant mieux.

Depuis un jour ou deux, je commence à organiser mon agenda post-cures : rendez-vous chez ma sénologue (contrôle) et vacances. J'ai déjà téléphoné à un ami pour la voile. A une dame pour réserver un bungalow à la campagne en France... J'ai bien l'intention de prendre un peu de bon temps.

Aujourd'hui, la zone irradiée commence à se manifester : je suis rouge, ça pince, ça chatouille... Heureusement, nous sommes à la veille du week-end : deux jours de repos feront du bien à ma peau. Mais je n'ose pas me mettre dans le magnifique soleil de canicule que nous avons reçu pour nos Pâques cette année et qui perdure depuis plus d'une semaine. Je ne me souviens pas d'un printemps aussi ensoleillé depuis longtemps. Malheureusement, je n'ai pas pu en profiter comme je le souhaitais : la chaleur me fatigue, tout me fatigue. Je me traîne. J'ai un mauvais goût (celui de la chimio, je crois) dans la bouche. J'en ai marre. J'ai envie de tout envoyer promener.

Je passe donc un samedi un peu "mou" avec ma marraine. Prendre un chocolat chaud mais sans conviction. Et le dimanche, entre lit et fauteuil, surtout l'après-midi, siestes et lecture. Comme je devais passer par la bibliothèque pour renouveler mon choix de livres ce dimanche, par bonheur, j'ai rencontré une des radiokes de l'hôpital devant l'étal de plantes du marché, face à la bibliothèque. Nous avons pris un café ensemble sur la place. La journée n'était pas complètement perdue. Mais l'ombre de demain planait déjà. Ma peau rougie me pique. Je me protège des rayons du soleil. Elle a plutôt un sentiment de froid et ne se sépare pas de son gros manteau et de son écharpe. Elle n'a pas eu de chimiothérapie et a été opérée récemment. Elle perd encore ses cheveux des suites de l'anesthésie, mais elle a un superbe chignon, elle. Parmi les personnes qui se rencontrent à la même heure, elle est la seule à avoir des cheveux et cela la perturbe d'être différente des autres, même si elle est plus chanceuse⁴⁹ !

Question cheveux, je peux vous annoncer avec fierté qu'ils repoussent. Très lentement. Trop lentement. Je vais les voir pousser et retomber cinq fois avant qu'ils ne résistent. Autant d'espoirs déçus, de désespoirs et, finalement, d'incrédulité quand arrive enfin "la bonne" repousse. Comme je les avais très clairs et très fins, ils semblent invisibles. Depuis une semaine je vois une vague brume d'été flotter sur mon cuir chevelu. Actuellement cela se précise... mais les côtés, au-dessus des oreilles, restent encore chauves.

Je ne suis pas seule dans mon cas : dans la salle d'attente de la radiothérapie, je rencontre quotidiennement une dame qui se fait autant de soucis que moi. Attendre et espérer.

Pour cela les brunes et les noires ont plus de chance : les résultats sont plus vite probants.

Je suis étonnée de tout ce que nous pouvons vivre en traversant ces aventures de cancer, chimio, radio et hormonothérapie. Quoique les médecins en disent, même si nous avons eu des parcours différents, d'une certaine façon, nous pouvons superposer l'ensemble des expériences. Dans notre groupe de salle d'attente, nous avons toutes les trois eu un FEC. Les unes ont mieux supporté la première ou la troisième chimio et pas la deuxième etc, mais, en finale, nous avons toutes traversé les mêmes souffrances, les mêmes angoisses, les mêmes tristesses, les mêmes dégoûts..., l'une ou l'autre fois. Celle qui en a le plus bavé, c'est la malheureuse à qui les infirmières ont oublié de donner les médicaments anti-nauséux pour les jours suivants. Sachant que la chimio rendait très malade, elle a supporté son sort sans broncher et connu ces horribles nausées et vomissements improductifs mais si douloureux pendant deux jours complets, alors que cela me paraissait déjà l'enfer de les subir quelques heures durant, le premier soir.

Je suis aussi touchée par notre intimité et notre respect les unes pour les autres. Ce groupe de parole improvisé nous permet de nous resituer, entre nous, par rapport à tout ce vécu et par rapport aussi à nos vies après. Nous en sommes toutes au même stade environ, nous terminerons la radiothérapie dans les mêmes cinq jours d'intervalle.

Celle qui comptait recommencer à travailler tout de suite est obligée de postposer : son état ne le lui

⁴⁹ Il faut se méfier que les apparences sont parfois trompeuses. Tout est toujours relatif, et on ne sait pas relatif à quoi ! Ici, je parle juste de ses cheveux, car que sais-je des raisons qui ont déterminé le choix de son traitement ?

permet pas encore, son médecin le lui a fortement déconseillé. Les autres sont pensionnées. Pour ma part, le fait que cette dame ne reprenne pas encore le travail me rassure. J'ai compté que j'aurais besoin de "bon temps" pour me remettre de mes émotions et de mes thérapies. Une sorte de calcul de balance d'énergie entre le "mauvais temps" et le "bon temps". Je me sens parfois culpabilisée par rapport à cette optique. Mais je suis assez heureuse de mon calcul, parce que reporter sans cesse son projet de retravailler ne doit pas être confortable non plus : l'entourage doit finir par s'inquiéter de ces reports successifs.

Mon chimiothérapeute m'a dit de compter un an après la dernière opération. C'était le calcul que j'avais également fait dans ma tête. Ouf ! Je sais encore intuitivement calculer mes forces et le temps de recouvrer une énergie suffisante pour qu'elle soit réellement productive. Inutile de se relancer dans le travail pour tomber en dépression, non ? En plus, pour moi, à la différence de cette dame qui doit reprendre sa place dans la société où elle travaille depuis plusieurs années, moi, je vais devoir, soit changer mon orientation, soit reprendre l'intérim, ce qui me paraît plus difficile, d'une certaine façon. Je verrai bien. A chaque jour suffit sa peine.

Quatrième semaine

Depuis que j'ai dépassé la mi-parcours, le temps me paraît s'étirer en longueur. Peut-être parce que j'ai trop envie d'en être quitte, mais aussi peut-être parce que la fatigue s'installe et ne me permet plus autant de distractions bénéfiques qu'au début. Mes collègues de salle d'attente éprouvent le même sentiment de découragement.

Ce lundi, je me suis sentie transpercée par les rayons. Je veux dire, par la douleur, car, depuis le début, les rayons me transpercent. J'ai eu mal mais aussi très peur, bien sûr. Je me suis sentie comme poignardée à plusieurs reprises au niveau de ma cicatrice et des ganglions du milieu de la poitrine, juste devant le cœur... J'ai fait signe avec mon autre bras pour appeler les infirmières, sans résultat. Mais je me rendais compte que j'avais encore l'énergie d'appeler, ce qui a eu l'effet de me rassurer : je n'étais donc pas à l'article de la mort. Et je me suis calmée en me disant que ces rayons ne dureraient que deux minutes, et que, donc, très vraisemblablement, je n'en avais plus que pour une minute d'attente, maximum. Je fus donc bien contente d'entendre la machine émettre cet espèce de soupir qui signifie qu'elle se met à l'arrêt et le "bip-bip" qui accompagne l'ouverture du sas de sécurité.

Mes douleurs n'ont pas effrayé les infirmières qui m'ont dit que certaines personnes ressentaient ces douleurs, d'autres pas. Si elles persistent encore à la maison, elles me conseillent de prendre du Dafalgan. Ce que j'ai fait hier, mardi... sans résultat. Demain, comme tous les jeudis, je verrai ma radiothérapeute. Nous en reparlerons. Je l'ai croisée ce matin, mais dans la mesure où ces douleurs ne sont pas persistantes, ni franchement insupportables, je n'ai pas voulu abuser inutilement de son temps. Elle consulte en effet dans deux hôpitaux universitaires et d'autres patients ont peut-être plus besoin de son temps que moi aujourd'hui.

Ma fatigue est également préoccupante. Mes forces diminuent depuis la première semaine. J'arrive à me reposer mais je dois être vigilante par rapport à mes activités. Comme les personnes âgées, je ne dois pas prévoir plus d'une activité par jour. Aujourd'hui, j'ai dû annuler mon repas avec un ami parce que je m'étais mise en tête de faire un peu de nettoyage dans la matinée, dont je n'avais pas perçu toute l'ampleur avant de m'y mettre, et je me suis trouvée à bout de force, avec des chandelles devant les yeux, au moment de partir pour le rejoindre. J'ai juste pris le temps de le prévenir et vite retrouvé mon lit !

Pourtant je sens que mon énergie de base revient : je commence à pouvoir demander aux gens de métiers de venir faire les travaux d'entretien que la maison nécessite. Travaux qui attendent depuis août, l'an passé, que je lève le petit doigt ! Dieu a fait le monde en six jours puis se reposa. Comme je peux bien me déculpabiliser de savoir que même Lui se reposa !

Progressivement, aussi, je retrouve mes odeurs corporelles, et j'en suis tout à mon aise. Mais ce sentiment est encore fluctuant. Et je ressens beaucoup d'inquiétude quand je les perds à nouveau, que mes vêtements ou mes urines sentent de nouveau la chimio, car cela provoque en moi un sentiment de dégoût pour moi-même.

Certains jours, j'ai aussi ce goût métallique qui me revient dans la bouche. Les copines de radiothérapie disent que cela transforme le goût des fruits, du chocolat, et se plaignent que ce

phénomène soit toujours persistant. Nous avons aussi la bouche extrêmement sèche. Pour moi, actuellement ça va, ça vient.

Mais le pire, au stade où j'en suis, c'est au niveau du nez que ça se passe. Comme nos poils recommencent à pousser, en même temps que la remise en route des sécrétions naturelles, quand la sécheresse au niveau du nez se dissipe, j'éternue, mon nez coule puis sèche puis coule, puis sèche à nouveau.

Il paraît que les effets secondaires relatifs à la chimio se laissent encore ressentir durant deux ou trois mois⁵⁰.

Du côté des cheveux aussi, c'est lent. L'une d'entre nous avait les cheveux noirs et abondants. Elle peut déjà se promener en rue, tête découverte. Moi, quand je suis tête nue, c'est tête nue⁵¹ ! Une autre dame, plus âgée, qui a une longueur d'avance sur nous, a les cheveux dressés sur le crâne du fait de sa perruque, et un léger duvet sur les côtés. Mais si je pouvais déjà avoir ce duvet sur ma tête ! J'ai déjà parlé de celle d'entre nous pour qui ce sujet pose de vrais problèmes. Tous les jours, elle demande à ses enfants de vérifier avec elle si ça repousse. Ses sourcils repoussent à la même vitesse que les miens et elle m'a laissé voir sous son foulard : elle a quelques très longs cheveux plantés comme des antennes sur son crâne, mais une dizaine seulement ; les autres sont comme les miens, tout transparents et minirikikis. Il paraîtrait que les cheveux repousseraient d'un centimètre par mois... Mais j'ai toujours eu les cheveux plus lents que les autres. J'espère avoir six centimètres dans un an, pour être sûre de ne pas être déçue.

Est-ce parce que j'ai entendu dire que j'aurais des cheveux plus épais et bouclés que je suis si curieuse ? Franchement, oui, je suis infiniment curieuse⁵² et impatiente.

Je crois aussi qu'inconsciemment, j'associe guérison et repousse... et je suis évidemment pressée de me sentir guérie.

Pour mes fils, mes fluctuations d'énergie sont aussi difficiles à gérer que pour moi-même. Peut-être parce que je lance des signaux contradictoires ? Ils se basent sur ce qu'ils voient et en tirent des conclusions sur une base linéaire et logique.

A qui demande de mes nouvelles, ils disent "Maman est beaucoup plus souvent absente, donc elle va mieux". Effectivement. Mais ils n'ont pas l'air d'avoir compris que je m'absente pour aller à la radiothérapie.

Ils ne savent pas non plus que je ne dors pas du sommeil du juste, parce que le Juste, lui, n'a pas de bouffées de chaleur la nuit ! Et qu'en conséquence, je dors extrêmement mal, me réveillant parfois plusieurs fois par heure.

Ils paraissent donc tout déroutés parce que le matin ils me voient en assez bonne forme, que je demande de l'aide dans l'après-midi et que je m'écroule tôt dans la soirée.

L'autre jour, un dimanche où il faisait si beau, ils sont partis sans message et sont restés absents jusque tard dans la soirée. Je leur ai laissé un mot devant la porte, leur demandant de ne pas faire de bruit en rentrant parce que je n'avais pas été bien et que je dormais. Depuis ce jour, ils font un peu plus attention à mon état de santé quotidien. Rien n'est simple, pour personne.

Fatigue. Spleen, irritabilité du caractère, colère... J'ai déjà vécu ce phénomène le week-end passé, et voilà que ça recommence. Pourtant, j'ai tellement besoin de changer d'air entre les tirs groupés de la radiothérapie. Et je suis raplapla le vendredi quand ma tête me dit "voilà, tu en es quitte pour trois

⁵⁰ Note ajoutée en novembre, soit 8 mois après la fin de la chimiothérapie : ce délai est complètement fantaisiste. Je suis toujours intoxiquée par ma chimio et en repos de maladie, à l'heure qu'il est. Mon nez coule toujours ou est trop sec, le mauvais goût réapparaît quand je suis fatiguée, tout comme les difficultés visuelles, et je fatigue vite, mes urines sont toujours jaune fluo, etc... Je souhaite à tous les autres de s'en sortir en deux ou trois mois !

⁵¹ La repousse se fait par étapes. D'abord, l'occiput, puis le sommet de la tête se regarnit un petit peu, mais le reste ne suit pas au même rythme. Le pire, ce sont les tempes.

⁵² Note ajoutée en novembre : j'ai de magnifiques cheveux blonds foncé, bouclés, avec de superbes reflets lumineux. Actuellement ils sont encore très courts. Je ne me lasse pas de les regarder et sentir pousser... Ma sœur cadette m'a demandé ce que je faisais pour avoir de si beaux cheveux (elle grisonne déjà). J'ai répondu "chimiothérapie" !

jours".

Pourtant, cette fois-ci, j'ai essayé d'être raisonnable : j'ai fait une sieste avant la kinésithérapie. Mais, comme mon amie kiné terminait sa journée par mes soins, elle m'a proposé une ballade en forêt. Et la forêt de Soignes est plus vallonnée qu'il n'y paraît... Je me suis donc époumonnée dans une côte dont je me souviendrai. Après... sieste, bien entendu, et couchée tôt.

Ces derniers jours, c'est à dire depuis jeudi, je dors environ onze heures par nuit et trois heures par jour. Y compris ce week-end, même si samedi je n'ai pas fait grand'chose. Souvenir de la ballade en Forêt de Soignes ?

Ce matin, par contre, j'ai visité l'exposition "Entreprise Breughel" avec une amie, en deux heures, puis café au Sablon. L'activité a largement dépassé mes espérances en énergie. J'en reviens liquidée. Sieste. Problème constant de doser mes efforts quand je suis accompagnée de bien portants.

De plus en plus, je me sens glisser vers la dépression, maintenant que le pire est passé. Jusqu'à présent, je serrais les dents, comme lorsque la tempête fait rage, pour sauver ma vie. Mais, maintenant, la tempête se calme, la vie est sauve... et il reste à identifier les dégâts. Ce qu'il reste du navire. Je me retrouve face au printemps, à l'été, à la vie qui continue, avec un sein en moins. D'autant plus présent que la cicatrice, qui témoigne de son existence passée, me fait de plus en plus souffrir, sous l'effet des rayons. Quand je marche, mes vêtements frottent en cadence sur la zone irisée.

Et ce sein en moins, qui me fait mal physiquement, pèse aussi mentalement, psychologiquement. Tout à coup, je me rends compte que je continuerai à vivre, réellement, concrètement, "comme avant", dans la vie de tous les jours. Sauf que la vie sera "comme avant", mais que, moi, je ne suis plus "comme avant" ! La vie de tous les jours. Celle où je serai libre de partager de bons moments avec d'autres... Mais celle aussi où je ne serai pas libre, obligée du fait des contingences sociales d'être plus ou moins bien mise, dans une société où la maladie et la mort sont tabous. Car, avec l'automne viendra, probablement, le retour au boulot avec ses obligations. Avec un seul sein pendant un an⁵³, et la nécessité de faire "comme si", de tricher, de biaiser, de porter ces foutues prothèses qui ne sont que rappel constant, matin et soir au moins, de ce qui n'est pas, de ce qui devrait être. Maintenant que je perçois clairement que la vie est sauve, maintenant, je me sens mutilée. La tempête est passée, mais le navire est sérieusement endommagé. Et je déprime.

Un seul sein pendant un an, de toute façon... Car la peau ne cicatriserait pas avant ce délai, du fait des rayons. Et dans un an, recommencer la boucherie ? Me faire charcuter par trois fois pour recréer un sein qui sera enlevé à nouveau à la moindre récurrence ? Reprendre le boulot puis le quitter à nouveau pour recommencer les soins, l'hôpital, la kiné, la souffrance surtout ! Et pour quels résultats ? Un morceau de ventre dans le sein, un tatouage pour l'aréole et un morceau de chair rouge pour le mamelon ? ? ? J'essaierai de ne pas trop réfléchir... parce qu'en y réfléchissant, c'est "Non, au secours, surtout pas de ça pour moi, j'ai déjà donné" ! Mais l'alternative, c'est de rester "gauche", avec ce sein en moins.

Il faudra que je demande de voir des photos de reconstruction pour voir si je me décide. Ou peut-être qu'un Jules se profile dans ma vie ?

Demain, j'ai rendez-vous avec ma sénologue et je lui demanderai donc de me prescrire une prothèse. Si j'avais besoin de lunettes, -tiens à propos, ma vue s'est presque tout à fait rétablie⁵⁴ !- je porterais des lunettes. Ou des prothèses dentaires, s'il me manquait des dents ; ou un bras ou une jambe artificielle... Mais voilà, mon sein ne me sert plus à rien puisque je suis maintenant ménopausée, et qu'il serait un peu sot de ma part, du haut de mes quarante sept ans, d'encore faire des bébés... Mais il me sert encore à me sentir bien ou mal dans ma peau... Et actuellement, je suis si mal dans ma peau.

Je suis donc triste et en colère. Triste et en colère de m'être battue pour me retrouver là, avec une vie pas folichonne, des enfants que j'aime et me le rendent gentiment mais pourraient faire mieux, le

⁵³ Note de novembre : maintenant le médecin me conseille de ne pas penser à une reconstruction avant deux ans...

⁵⁴ Note de novembre : ça va, ça vient, en fonction de la fatigue, du stress... Je dois donc toujours avoir des lunettes à proximité "au cas où", mais parfois elles me donnent la nausée parce qu'elles sont trop fortes. Ma vision varie encore trop d'un moment à l'autre.

contrôleur de la TVA qui me cherche des poux sur un crâne chauve... Sans compter ma vie future, en forme de point d'interrogation...

Je me sens aussi démunie devant l'avenir que si j'avais seize ans : je suis seule, je ne peux pas me permettre des folies sur le plan financier, je ne sais pas ce que je vais faire, je ne sais pas ce que je veux faire. Le monde me semble bouché. Quand je pense que j'ai cinq mois de temps libre devant moi, je me demande ce que je veux en faire... mais à part me reposer, je ne peux pas en faire grand'chose.

Je réfléchis, pourtant, pour me souvenir des pays que j'ai toujours eu envie de visiter. Fantasmer ne mange pas de pain. Et il y en a beaucoup : la Jordanie, le désert du Sahara, le Grand Canyon pour ce qui est des lieux. L'Asie, pour ce qui est des humains. L'Egypte, pour ce qui est des vieilles pierres. La région de Vancouver pour ce qui est du dépaysement et de la diversité. J'ai toujours rêvé de voyager, hors des sentiers battus, visiter, rencontrer des gens, leur culture, m'ouvrir l'esprit... mais seule, sans vrai budget et surtout sans énergie, ce ne serait qu'une fuite en avant suicidaire. Je dois donc oublier. Faire un trait. Attendre une meilleure forme, à tout le moins.

Heureusement, j'ai pas mal d'ami(e)s à l'étranger. Je suis attendue à Paris, à Brighton, au nord des Pays-Bas, en Suisse, en Italie, en Espagne et sur un voilier ici en mer du Nord... Je ne sais seulement pas dans quel état d'énergie je serai, ni quand. Encore une fois, c'est difficile de m'organiser si je ne sais rien d'avance.

L'autre jour, en me balladant avec Tania dans un petit parc du centre ville, nous avons mis deux heures à goûter à tous les parfums et à toutes les merveilles d'un printemps sec et ensoleillé : toutes les plantes étaient en fleurs, les oiseaux construisaient leurs nids, les enfants jouaient sous les yeux attendris des grands-mères... Deux heures pour faire ce que d'autres font en un quart d'heure : promener le chien. J'ai été étonnée à quel point cette sortie m'avait régénérée et je me suis dit que, peut-être, ce serait seulement ça, ma convalescence : des petits plaisirs, savourés là où d'autres les dévorent, tout près de chez soi.

Parfois je me déteste parce que je voudrais une vie grandiose, que je n'ai pas les moyens de m'offrir, et qui, d'ailleurs, ne me plairait peut-être pas non plus ? J'ai du mal à vivre à la simple grandeur de ma simple vie. Je voudrais explorer, découvrir, me sentir vivre, à la limite même, j'aimerais courir des risques. Bref, vous le découvrez comme je le découvre, je suis une romantique : comme convalescence, j'aimerais tenir le rôle féminin dans King-Kong. Mais pas au cinéma. Non, en vrai ! Question de se sentir vivre, avec un grand V !

La vie, désormais, ne sera plus jamais "comme avant". Maintenant je suis oblitérée par la marque du cancer. Même avec une reconstruction prodigieuse, plus que mon corps, c'est mon esprit qui est marqué du signe astral maudit. Je ne suis plus insouciant comme une jeune fille.

Toutes les personnes que je côtoie qui ont eu un cancer, même très anciennement, ne nient pas de s'inquiéter de temps à autres d'une récurrence, au moins au moment de leur contrôle annuel, de façon plus cuisante. Mais passer si près de la-mort-qui-tue, une maladie qui vous dévore incognito de l'intérieur, sans vous faire souffrir, et se trouve là, subitement, sans prévenir... Le risque de rechute, de récurrence... Je ne suis pas sûre qu'il soit possible de l'oublier.

Je ne crois pas avoir peur de la mort. Je pense même que ce sera une expérience intéressante. Mais souffrir à nouveau, recommencer cet horrible parcours... Même seulement vivoter... Et je pense encore à Brel, qui ne voulait pas vieillir, qui préférait mourir. Je suis si proche de lui aujourd'hui. Et ça ne m'ennuierait pas de vivre aux Marquises non plus, d'ailleurs. Ni même d'y être enterrée.

Voilà où j'en suis, au moment où j'écris ces lignes : je pense que je me suis donné tout ce mal pour vivre, et que, peut-être, j'aurais préféré mourir. En finir avec cette vie où le soleil ne luit qu'un tiers du temps, où il faut sans arrêt se défendre pour avoir sa chance, où il faut vérifier la monnaie, où on écrase le petit pour mieux favoriser le gros... Si on pouvait tous gagner au Lotto !

J'espère sincèrement que je ne commence pas une dépression, qu'elle n'est que passagère, qu'elle est seulement "ce creux de la vague après un grand coup dur" dont me parle la kinésithérapeute.

"Visualise ce creux et visualise-toi dedans. Dessine-le, matérialise-le en céramique." Quand j'essaie de le visualiser, plutôt que de voir un chemin creux, un vallon, comme elle, je suppose, je vois un antre d'ours, une grotte où je me réfugie, où je me blottis. Et je comprends que j'ai vraiment peur de ce printemps, de cet été. Je voudrais encore hiberner, ne pas devoir déjà faire face à la réalité, au monde extérieur, aux autres, à l'action, à ce sein manquant. Elle a sans doute raison : je dois laisser du temps

au temps. Me laisser guérir tranquillement. Me reposer. Et voir se dérouler la vie, à son rythme, comme les plantes ou les animaux : ce n'est pas eux qui décident s'ils vont bourgeonner ou sortir de leur cachette d'hiver, c'est la vie.
Cool. Couche-toi dans ton antre, et attends. Confiance, vieille ourse !

Plus qu'une semaine et un jour.

J'ai tant envie d'être le 22 avril. J'aurai passé la vie entre parenthèses depuis le début septembre. Presque huit mois. Et je suis étonnée de me réveiller un peu engourdie, pataude, la bouche pâteuse !

Je jubile... j'ai pu passer le cap. Avec mon ordonnance en poche, j'ai été m'acheter ma prothèse. J'ai de nouveau mon profil symétrique et féminin. Je me sens tellement mieux.

La dame qui me l'a vendue était d'une gentillesse tout à fait comme-il-faut. Pour moi, c'était d'autant plus important que je n'ai quasiment jamais porté de soutien : durant ma prime adolescence chez ma mère, et le jour de mon mariage, voilà vingt deux ans ! Prévenante, elle m'a dit de ne pas m'effrayer en sortant la masse de latex rose de sa boîte. C'est vrai que cela ressemble à un gros jambon mou un peu flasque, et choquant.

Mais le palper à travers mes vêtements me donne l'impression d'un vrai. Un homme pourrait s'appuyer sur ma poitrine, il ne saurait pas dire quel est le côté qui a posé problème. Je dis un homme, mais un enfant non plus. Je veux dire par là : c'est à la fois aussi consistant et malléable qu'un vrai sein.

Me voilà donc rembourrée où il faut comme il faut, à nouveau.

Je ne savais pas à quel point, pour moi, c'était nécessaire. Je crois que c'est pour cela que j'étais mal avec moi-même, ces derniers temps. C'est fou comme nous devons toujours passer par des crises pour progresser...

Je suis donc mieux dans ma peau aujourd'hui qu'hier. Et tout ça pour un morceau de latex rose !

Je suis étonnée du poids, ce soir, en enlevant ce nouveau soutien -qui n'a rien de sexy : il ressemble plutôt à un soutien d'allaitement.

J'ai demandé les méthodes d'entretien, etc... Et les conditions : le soutien c'est moi qui l'achète, la prothèse m'est offerte par la Sécurité Sociale. Merci la Sécu.

Bref, je suis parée et heureuse. A moi le printemps, l'été, les vêtements légers et l'élégance !

En rentrant à la maison, mon enthousiasme retombe comme un soufflé en percevant l'ambiance morbide qui y régnait. La tante maternelle d'Agnès, la petite amie de mon fils Jérôme, a subi une biopsie pendant que j'étais en ville à m'acheter ce sein en latex. Ce soir, ils sauront si c'est le cancer ou non.

J'en ai mal dormi. Pas de chance : c'est cancéreux.

C'est trop dur : quand les uns en sortent, les autres y rentrent. Pourquoi ? Agnès me dit que c'est parce que sa tante s'est fait beaucoup de soucis, le divorce, etc. Je n'accepte pas que les soucis soient incriminés... je ne sais pas bien pourquoi. Parce que c'est trop injuste ? Parce que je ne veux pas que ce soient "toujours les mêmes" qui aient de la guigne. Parce que je ne veux pas non plus que ce soit comme qui dirait une punition qui frappe les femmes divorcées. Ou les personnes qui ont vécu un deuil particulièrement douloureux. C'est trop injuste de dire des choses pareilles, et en plus c'est totalement faux. Et puis, c'est trop culpabilisant. C'est méchant de dire des choses pareilles, parce que rien n'est prouvé, rien n'est certain, et même que je connais des gens heureux qui ont eu des cancers aussi ! La différence, c'est que des femmes divorcées, il y en a plein, elles sont en ligne de mire. Par contre les gens heureux sont rares. Donc forcément moins nombreux à souffrir d'un cancer, non ? Pourquoi les mecs qui trompent leurs femmes, les frappent ou les abandonnent, ne s'occupent pas de leurs enfants ou trichent sur les pensions alimentaires n'ont pas de cancer, eux ? La méchanceté de cette forme d'ostracisme sur les gens déjà malheureux me donne des envies de vengeance. Et puis, ces types, qui se conduisent comme des salauds, ils en ont peut-être aussi, incognito ?

Nous sommes trop de femmes à en souffrir, et le cancer, c'est trop affreux. Dans la salle d'attente de la radiothérapie, je vois bien, un homme pour quatre ou cinq femmes. La plupart d'entre eux paraît avoir un cancer de la gorge. Fumeurs ? Nous sommes très impressionnées. Ils sont affreusement mutilés.

J'aurais voulu emmener mes fils pour les décourager de leur dépendance à la cigarette, mais ce n'est pas un zoo, non plus !

Dans le genre "tournez, manège", ce lundi, une nouvelle dame cherche ses habitudes dans le service. Je ne la reconnais pas au premier coup d'œil : perruques et foulards nous transforment. La chimio aussi, parce que la cortisone nous gonfle. Mais quand elle s'apprête à partir, j'en ai le cœur net : c'est l'Africaine qui est arrivée à l'hôpital la veille du jour où moi je le quittais après ma première opération. Comme j'étais seule à parler l'anglais dans le service de sénologie, et qu'à part sa langue natale, c'est la seule langue qu'elle connaisse, je m'étais proposée pour l'accueillir et l'encourager à parler de sa maladie autour d'elle. Puis j'avais laissé tomber, vu ma propre détresse en apprenant pour mon foie... La voilà donc à nouveau. Elle n'a osé en parler qu'à une seule personne, une Belge, parce qu'elle craint que les gens de sa communauté ne la relèguent au stade de mourante, du fait de son cancer. Elle est donc toute seule pour faire face... J'en ai parlé aux infirmières, parce que je pense que ce genre d'information doit être connue du personnel. Elles m'ont assuré qu'elles y feraient attention, mais elles ne connaissent pas l'anglais non plus !

J'aimerais tant que ce soit fini pour moi et pour tout le monde. Que ce soit un cauchemar oublié. Le mot cancer, comme le mot guerre, d'ailleurs, seraient bannis du vocabulaire parce qu'ils n'ont plus usage... Le monde selon Marilyn Droog. Ces mots feraient partie du paysage historique... Je me sentirais tellement libre, tellement légère.

Au lieu de ça, j'apprends que Leslie, cette collègue d'infortune avec qui il m'arrive de prendre un café après la radiothérapie, a reçu quelques jours de rabiot⁵⁵. Elle devait terminer quelques jours après moi. Elle terminera début mai. Passer de fin avril à début mai pèse comme un mois de plus... Elle est tellement déçue. J'en ai tellement marre.

Plus que trois jours...

Jeudi, vendredi et lundi, en remplacement du Lundi de Pâques.

Et encore une triste nouvelle. Aujourd'hui, dans cette fameuse salle d'attente, une "nouvelle", cheveux ras, jolie, jeune et sympa qui me dit, au bout de peu de temps, qu'elle me connaît, qu'elle reconnaît ma voix : nous avons habité le même quartier, enfants, été à la même école, dans les mêmes mouvements de jeunesse, nos parents se fréquentaient régulièrement. Trente ans et plus, que nous ne nous étions pas revues, et voilà qu'elle arrive dans notre jeu de quilles, trois jours avant la fin de ma radiothérapie... J'ai si mal à moi, si mal aux autres, et si mal à "tournez-manège".

Petra me disait qu'elle essayait de ne pas trop penser à moi, pour pouvoir se préserver. Je comprends de mieux en mieux ce qu'elle a voulu dire : nécessité absolue de trouver une porte de sortie à ce cercle vicieux, à l'angoisse, à la tristesse, à "tournez-manège". Pour ne pas tourner maboule et reprendre le dessus avec les gens de la vie normale. La vie normale... Et pas la vie "comme avant", ce qui inclut un "après", une différence, une blessure, la maladie et ses suites. J'ai tellement envie de me retrouver entre gens sains, oublier l'hôpital, les malades, les soins, l'angoisse, la tristesse, la lutte pour la vie.

D'une de mes amies et ancienne collègue, que j'ai pourtant décommandée systématiquement jusqu'à postposer sine die, j'ai déjà reçu un message me félicitant pour la fin de mes traitements. Elle avait compté (elle s'occupe des chiffres dans la société !) cinq semaines à commencer du jeudi. Elle n'a pas été mise à jour quand j'ai pu profiter de mes quatre jours de sursis. Son coup de téléphone m'a fait le plus grand plaisir. Et je m'attends à ce que lundi le téléphone sonne autant, et peut-être même plus, que le jour de mon anniversaire. J'en suis tout émue d'avance. Une nouvelle vie commence, dont j'ignore tout.

Tout heureuse dans ma tête d'être à trois jours de la fin, et toute fripée, à l'étroit dans mon corps. Aujourd'hui, les infirmières m'ont encouragée à mettre de l'huile d'amande douce parce que la peau rougit de plus en plus. Mais il semblerait que j'aie bien tenu le coup. Demain, encore un passage dans chaque service, puis les deux jours suivants dans le service où elles sont si gentilles. Mais les machines me brûlent plus, là ! Et lundi, dernier rendez-vous avec le médecin, avant six⁵⁶ mois.

⁵⁵ Une semaine de plus pour celles qui ont conservé leur sein.

⁵⁶ Six mois, qui sont devenus deux mois, au moment de prendre rendez-vous, le jour où j'ai quitté l'hôpital ...

J'ai été rendre visite à la petite dame qui a ses cheveux plus longs que les nôtres et qui faisait partie de notre groupe de salle d'attente. Il paraît qu'elle a plus de quatre-vingts ans. Une petite vieille adorable, comme il en existe encore. Malheureusement, elle ne peut plus continuer sa radiothérapie : elle a été hospitalisée et doit reprendre sa chimio. Nous irons lui rendre visite à tour de rôle... Mais elle a tellement maigri et elle a si mauvaise mine. Son plus gros souci, c'est qu'avec cette nouvelle chimio, elle perde ses nouveaux cheveux, une fois de plus. Mais, nous, nous craignons pour sa vie. Leslie lui lavera les cheveux et les lui arrangera.

Ma cinquième semaine est terminée. Plus qu'une fois, lundi...

Ma peau a brûlé hier et je suis ouverte sous le bras et dans le pli du cou, comme après un coup de soleil au second degré. Je vais donc aller me faire flotter dans l'eau d'un bon bain tempéré, en espérant réhydrater ce qui peut l'être. Je passe donc un week-end de souffrance et d'anxiété pour ma peau, sans trop savoir que faire pour bien faire. Je n'ose pas mettre d'huile sur mes brûlures ouvertes. Je n'ose pas plus mettre d'éosine avant la prochaine irradiation. J'attends donc lundi, la dernière séance de thérapie et l'avis du médecin que je verrai à la consultation.

La gentille radiothérapeute m'a dit, d'un ton sévère, que si j'avais la peau brûlée, c'était parce que je n'avais pas voulu mettre mon huile d'amande douce... Là, je me cabre. De quel droit cherche-t-elle à me culpabiliser ? D'abord, je ne vois pas pourquoi chercher, et trouver, un coupable. La radiothérapie brûle la peau, c'est connu. "On" (l'ensemble du système, moi y compris) n'a pas pu éviter ces brûlures, c'est regrettable, mais mon médecin n'est pas responsable de mes brûlures, pas plus que moi. Bien sûr, je souffre, mais j'ai accepté de subir un programme thérapeutique lourd, malheureusement dommageable pour la peau, parce qu'il est recommandé pour la prévention d'une rechute du cancer. A ce titre, tout s'apprécie dans la relativité des risques et dommages.

De toute façon, elle ne peut pas "tout" maîtriser, ni moi, d'ailleurs. C'était ma première radiothérapie (la dernière aussi, j'espère), et je ne pouvais donc pas vraiment faire mieux que ce que j'ai fait. Est-ce qu'elle a déjà été agressée par une patiente pour ne pas avoir pu la protéger mieux ? Est-ce un excès de sensibilité pour ses patients ? Ou qu'elle se sent mal à l'aise face aux effets secondaires, que cette personne, jusque là si aimable, m'a envoyé à la figure que "si j'avais mis mon huile d'amande douce, ce ne serait pas arrivé" ? Je ne peux pas savoir, évidemment. Mais cela lui ressemble si peu. Ce n'est pas la première fois que je suis témoin de ce malaise des médecins quand ils ne sont pas tout puissants par rapport à la maladie et qu'ils assument mal que leurs patients souffrent ou meurent malgré leurs bons soins. Dans la mesure où ils sont humains (et pas androïdes, par exemple !) et proches de leurs malades, certains médecins finissent par être impliqués personnellement dans ce qui arrive à leurs patients⁵⁷. Et je pense que nous avons eu un courant de sympathie ; je vous l'ai dit, quand je lui parle de mer, elle me parle de trekking en montagne...

Bien sûr, j'aurais préféré bénéficier de la pommade dont a profité Leslie. Mais, malgré cela, elle fut brûlée aussi, bien que plus faiblement que moi. Peut-être aussi parce qu'elle a profité de mon expérience et a donc été particulièrement vigilante à s'enduire abondamment, comme je le lui ai conseillé en insistant.

Le message officiel à l'hôpital c'est : ne RIEN mettre sur la peau durant la radiothérapie. En réalité, ne pas hésiter à faire la mijaurée, celle qui a peur des brûlures, qui a la peau sensible. Il semblerait que ce soit comme cela que Leslie a reçu sa pommade. Moi, j'ai juste eu le droit d'employer de l'huile d'amande quand ma peau est devenue irrisée. Je ne me plaignais pas. Maintenant, je regrette de ne pas avoir su qu'il suffisait de demander, et je me tartine de Flammazine tant bien que mal en prenant du Dafalgan quand la douleur est trop insupportable. Surtout pour pouvoir dormir. Là aussi, sur le plan sommeil, prévenir vaut mieux que guérir.

Malgré la fatigue, enduisez-vous un maximum. Et je dis bien "malgré la fatigue", parce que j'ai pu constater que c'est surtout la fatigue qui rend paresseuse. Se tartiner, se tartiner et encore ! Du moment qu'il n'en reste rien au moment de passer sous les rayons. Donc, principalement le week-end, tartinons!

⁵⁷ On ne fait plus les groupes Balint ? Dommage que les médecins qui s'occupent de pathologies lourdes n'aient pas de temps à y consacrer, pressés comme des citrons qu'ils sont par les exigences des horaires et des malades.

C'est fini !

Je pensais que je serais toute à la fête, pour mon dernier jour. Champagne et tout...

Mais en quittant l'hôpital, j'ai pleuré. Inondée de pleurs. De souffrance, de fatigue, de tristesse, de peur devant ma "nouvelle" vie sans sein, avec l'expérience du cancer... De douleur aussi pour tous les autres qui sont encore dedans, qui y rentrent, qui vont en mourir comme la petite dame âgée qui se trouve maintenant aux soins palliatifs. J'ai voulu lui rendre une dernière visite, mais les infirmières prodiguaient des soins et je n'en voyais pas la fin. J'ai donc quitté l'hôpital sans la saluer. Je ne la reverrai sans doute jamais.

Je l'ai déjà dit, je voudrais qu'avec ma propre sortie des soucis, tout le monde en sorte aussi. Comme à la fin d'une guerre : tout le peuple en liesse. Ma guerre est finie, mais les cloches ne sonnent pas à tous les clochers et tout le monde ne hurle pas son bonheur : les tensions dans le monde, l'inquiétude causée par l'extrême droite aux élections françaises, les cancers des autres... Pierre Rapsat est mort du cancer le jour où je terminais ma radiothérapie... C'est pas fini la guerre, les guerres. Seulement mon petit combat à moi, celui que je vois quand je regarde par le petit bout de la lorgnette. Mais j'aime les grands horizons, et le petit bout de la lorgnette est une optique qui me déprime.

Toujours est-il que je n'ai pas invité tutti quanti à boire le champagne. Trop fatiguée, triste, lasse de tout. Déprimée.

Mais j'ai fait un tour à vélo ce jour-là, avec mon amie "Humour". Inquiète d'y arriver, au début, nous avons choisi un itinéraire touristique bien plat et je me suis rendue compte que je pourrais sans doute rapidement retrouver ma condition physique. Et de me promener sous les belles frondaisons de printemps m'a permis de m'affranchir de cet espèce de cocon hospitalique dans lequel je m'étais enfermée pour souffrir moins et me concentrer sur l'essentiel. La lumière s'est faite que, maintenant, il est temps de reprendre la vie de la vie, d'en profiter un peu, de s'y remettre. Ce tour à vélo m'a un peu lavée de mon isolement, de ma maladie. Comme un réveil douloureux, après un temps trop long.

Je m'attendais à de nombreux coups de téléphone. Mais ils furent discrets et prudents. Et c'est juste. J'ai eu la chance de faire un parcours sans faute, c'est à dire totalement compris dans les délais, sans changements de thérapeutiques, comme Petra... Mais certaines de mes collègues de salle d'attente, comme Leslie par exemple, et elles sont nombreuses, se sont vues octroyer des rabiots de un jour à une semaine. Les personnes qui m'ont demandé, timidement, si c'était cette semaine ou la suivante que je terminais avaient raison de se méfier de ne pas être inadéquatement optimistes.

La peau cède de part en part. Si j'étais un enfant, je hurlerais jour et nuit, de mal. Comme un très violent coup de soleil, cloques ouvertes qui suintent. Mais, depuis que la radiothérapie est finie, je peux mettre de la Flammazine. Ouf ! Au moins, quand j'ai mal, je peux me soigner. Et ça fait maaaal !

Fin de la première semaine de "liberté".

Je devrais pouvoir sortir de la parenthèse aussitôt que mes brûlures seront guéries. Prendre des vacances, du bon temps, m'amuser. Ce n'est pas la première fois que vous lisez ces mots. C'est mon idée fixe.

J'aurais voulu aller danser demain à la Fête de l'Iris... mais j'ai trop mal pour risquer de me faire cogner, de transpirer, de faire de grands mouvements. Je n'irai pas danser demain. J'irai danser à la fête de la Saint Glinglin ! Quand les poules auront des dents. Quand j'aurai des cheveux. Quand, comme Samson, j'aurai récupéré mes forces.

Pour encourager Leslie, qui doit prolonger sa cure de radiothérapie, je lui ai téléphoné. C'est ainsi que nous avons parlé brûlures et pommades, mais je lui ai aussi raconté comment j'avais réagi le dernier jour. Elle m'a rassurée, en quelque sorte, en me disant que c'était normal, qu'elle avait été avertie par son médecin traitant et une amie que le dernier jour et la semaine qui suit, vous vous sentez désespérée et qu'arriver à s'habituer à la liberté retrouvée ne se passe pas sans difficulté émotionnelle⁵⁸.

⁵⁸ J'ai aussi eu des difficultés à me situer dans le temps, une fois que ces obligations quotidiennes ont été terminées.

Moi, je n'en avais pas été avertie et je me suis donc inquiétée, à juste titre : vous avez traversé le pire, vous devriez être toute contente, et vous ne tarissez plus de pleurs !

Elle me dit que ce serait sympa d'organiser une petite cérémonie, même minime, à l'hôpital, lors d'un départ. Cela me paraît difficilement réalisable. D'abord, qu'est-ce-qu'un "départ" ? Car il y a les "faux départs", comme celui de la petite dame âgée... Ensuite, les infirmières sont saturées par le rendement demandé aux machines ; je les vois difficilement ajouter des festivités à leur programme ! En plus, ce n'est pas le rôle de l'hôpital, me semble-t-il. Et d'ailleurs, je crois que ce n'est pas de quitter l'hôpital qui pose problème, mais de réintégrer la vie normale... Moi, je bénéficie encore de mes aides familiales. Elles me permettront de faire le pont entre la maladie et la reprise progressive de mes activités "normales". En effet, c'est finalement l'une d'entre elles qui m'a offert la bouteille de mousseux pour "fêter ça". Nous l'avons bue ensemble, avec mes fils, une semaine après la fin de la radiothérapie. J'ai aussi levé le coude, chez l'un ou chez l'autre, pour marquer le coup, dans les semaines qui ont suivi... mais quelques gouttes seulement : l'alcool comme le soleil ne me réussissent plus du tout.

Leslie n'a pas fait appel à de l'aide. Elle va donc se retrouver seule chez elle, à devoir faire face à cette période de transition avec ses propres ressources. Nous nous sommes déjà promis de nous revoir dès qu'elle s'en sentira capable, après qu'elle se soit reposée un peu. J'espère que cela se passera bien pour elle.

Maintenant, je pense que je vivrai encore au moins quarante ans. C'est ce que je veux croire. De toute façon, je veux partir avec une marge suffisante d'optimisme et de dynamisme. Je verrai bien ce que la vie me réserve pour la suite !

Mais je me sens comme un bébé face à la vie. Je me suis soignée dans un rapport aux autres, les médecins, mes enfants, mes ami(e)s. Et maintenant, mes amis continuent à jouer les supporters. Ils m'encouragent en me proposant des excursions, des occasions de partager du temps ensemble, témoignage affectueux de leur désir de me voir poursuivre la vie avec eux/elles. Et par rapport à ce vécu actuel, je me fais la réflexion qu'un bébé aussi s'épanouit parce qu'il y est encouragé par tout son entourage.

Je suis étonnée d'avoir aussi peu de désirs personnels, tout éberluée encore de ce qui m'est arrivé, tout engourdie de huit mois de parenthèse et d'absence complète d'initiatives. Je suis cependant ouverte à toute opportunité qui se présenterait, dans le souci de reprendre rapidement une vie normale.

Je me surprends d'être si "sage" actuellement, par comparaison avec l'impatience qui me tenaillait durant les dernières chimios et toutes ces dernières semaines. Je suis un peu sonnée, un peu brûlée, un peu mal dans ma peau à cause de la douleur, et le soleil rayonnant me fait peur, ne me convient pas... Je ne suis plus impatiente de rien. Je me laisse vivre, et c'est bien.

J'aurais aimé terminer cette chronique le dernier jour de la radiothérapie, et dire, fini pour moi. Mais je sens bien que c'est loin d'être fini. Quand ma peau hurle de mal, je la tartine de Flammazine ou d'huile essentielle de Millepertuis. Et je dors mal comme quand j'étais petite, en vacances en Espagne, tellement je brûle. Je suis à vif dans le premier pli du cou et sous l'aisselle. J'ai encore de la chance que ce ne soit pas pire, mais c'est déjà pire. Les mouvements de mon bras frottent contre l'épiderme ouvert, tout comme le col du T-shirt que j'ai emprunté à mes fils pour avoir un vêtement en coton bien ample, que je peux allègrement graisser de pommades. Inutile de dire que mon beau soutien tout neuf et la prothèse dorment dans l'armoire.

Il reste la fatigue aussi. De dormir mal ? Des suites de la chimio encore ? Des suites de la radio ? De toute l'aventure ? J'espère que ce n'est pas de l'hormonothérapie, parce que celle-là, je dois la supporter encore cinq ans ! Heureusement, je supporte assez bien mes bouffées de chaleur. Tout à coup, une impression bizarre dans mon corps, qui monte à la tête, puis s'arrête. L'ennui, c'est que je ne sais pas quand elles vont arriver et que je me sens tout à coup prise d'un coup de pompe, d'un malaise ; puis ça passe. Mais bon, à côté de la chimio et de la radiothérapie, je ne voudrais pas me plaindre.

Je ne sais donc pas quand je terminerai d'écrire mes aventures de chimioke et radioke. J'aimerais que ce soit immédiat : plus rien à raconter. La vie reprend son cours. Les gens heureux n'ont pas d'histoire.

Mais je suis encore en cours de soins : maintenant ce sont les brûlures que je soigne. Et ma tristesse. Et mon manque d'énergie.

Et je ne suis pas encore dispensée de tous les effets secondaires consécutifs à la chimiothérapie.

Je retourne pourtant à l'Académie, où j'achève les portraits sculptés de mes amies, lien qui m'a permis d'avoir une petite vie sociale, quand j'avais l'énergie d'y aller ; lien qui m'a aussi permis de me réappivoiser avec la vie, la vieillesse, la "survie". Un des portraits représente notre doyenne, une petite merveille de la nature, quatre-vingt printemps, toute mignonne et encore toute dynamique et optimiste, malgré une vie lourde de deuils et de périodes difficiles.

L'autre est un essai sur la générosité et a pour modèle mon amie Tania, également adepte de la céramique. Mais la ressemblance est nulle : au fil du travail, j'en ai fait une allégorie à la jeunesse et à la bonne santé. Sans le vouloir. Ma sculpture a des joues comme des pommes, une bouche charnue, une mine resplendissante. Quelqu'un m'a fait remarquer que ces deux pièces me ressemblaient. Forcément ! C'est ma vie que j'ai joué en prenant ces thèmes et en m'y accrochant. "La Santé", d'une part, et "la Vieillesse Epanouie", d'autre part.